

ABONNEMENT UNAN (52) 5750

LE FRONDEUR

BUREAU DE LA REVUE DE LA QUINQUAETUVE

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

UN NOUVEAU BÂTON DE CHEF D'ORCHESTRE



Attention !! deux mesures pour rien!

ABONNEMENTS :

Un an fr. 5 50

Franco par la Poste

Bureaux :

12 - Rue de l'Étuve - 12

A LIÈGE

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

La ligne fr. » 25

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne » 1 »

On traite à forfait.

La Curée.

Un scandale doctrinaire.

Ce scandale qui fait à Liège un bruit énorme, c'est la nomination de M. Félix Ledent, en qualité de membre du comptoir d'escompte de la Banque Nationale.

Qu'on ne se méprenne pas, cependant, l'intention de dénigrer M. Ledent, qui est, non-seulement un jeune homme intelligent, mais aussi un excellent garçon pour lequel j'ai toujours eu beaucoup de sympathie.

Seulement, je ne puis m'empêcher de protester contre sa nomination à une fonction, à l'obtention de laquelle il n'avait aucun droit.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il n'est pas inutile de faire observer que les fonctions des membres du comptoir d'escompte consiste en ceci : Accorder ou refuser l'escompte à ceux qui présentent des effets à la banque.

À l'Union du Crédit, ceux qui font cette besogne reçoivent annuellement une indemnité de mille francs.

À la Banque Nationale, les mêmes fonctions rapportent annuellement, à chaque membre du comptoir, la modeste somme de vingt-trois mille francs.

On voit qu'il ne s'agit pas précisément d'un emploi de commissionnaire public.

Or, qui devait-on nommer pour remplir pareille besogne ? Evidemment une personne rompue aux affaires et ayant acquis, en matière financière, une compétence incontestée.

Deux candidats réunissant les conditions voulues étaient d'ailleurs sur les rangs.

Ces candidats étaient — pourquoi ne pas le dire ? — M. Vanderzipen, agent de la Banque nationale à Liège, et M. Ernest Nagelmackers-Pastor, banquier d'un mérite reconnu.

Et qui homme-t-on ?

Un avocat de vingt-six ans, intelligent sans doute — pour un avocat — mais évidemment incompetent en matière financière.

J'ai déjà dit quelle sympathie j'avais pour M. Félix Ledent. Mais cela n'empêche pas que M. Ledent n'ait absolument aucun titre pour obtenir un emploi aussi magnifiquement rétribué.

Je me trompe, M. Ledent a un titre.

Ce titre, le voici : C'est que M. Félix Ledent — je ne crois manquer de respect à personne en le disant — aura prochainement l'honneur d'entrer dans la famille de M. Frère-Orban, premier ministre et chef suprême du doctrinarisme belge.

Je le répète, il ne faut pas que l'on voie dans cette révélation d'un secret — qui n'en est plus un depuis longtemps déjà — une attaque contre des personnes absolument en-dehors de ce débat. Mais il faut bien, cependant, pour que l'on sache à quel point le doctrinarisme se croit tout permis, que je dise tout haut ce que chacun dit tout bas.

Or, voici dans quelle situation nous serons bientôt.

Sur cinq membres du comptoir d'escompte de la Banque Nationale, deux déjà appartiennent à la famille Orban. La nomination de M. Ledent porte à trois le nombre des membres du comptoir, dévoués — et pour cause — à M. Frère-Orban. Trois sur cinq, c'est la majorité. Donc, nous allons voir tout le crédit liégeois, tous les négociants de la place de Liège, dans la patte de cette famille qui nous enfonce déjà ses griffes dans les chairs.

Partout on retrouve les parents d'un ministre qui a osé se vanter un jour — lui qui a débuté n'ayant pas un sou — d'avoir jeté sa fortune aux quatre vents du ciel, pour le bonheur du pays !

Dans les ministères, dans la magistrature, dans l'industrie, partout on trouve des Orban, casés, barricadés, fortifiés.

L'avocat de la Compagnie du Nord est encore un Orban — et l'on raconte même que l'ambassade belge à Paris n'aurait pas été étrangère à cette nomination.

À Verviers, c'est un fils du ministre que nous rencontrons au comptoir d'escompte de la Banque nationale.

Partout, partout les tenants et aboutissants du grand homme, rongent la moëlle du pays.

C'est le triomphe du népotisme.

Il faudrait un Balzac pour nous montrer comment le doctrinarisme Frère-Orbanesque s'infiltrait partout.

Aujourd'hui, la curée bat son plein et si le grand ministre a jeté sa fortune aux quatre vents du ciel, il a eu soin d'envoyer immédiatement sa famille pour ramasser les

morceaux de cette fortune — et même un peu de la nôtre en même temps.

À présent, le grand homme, le ministre incomparable, le chef vénéré du parti libéral doctrinaire, se croit tout permis.

La Belgique est sa proie, son gâteau et il le partage en famille — en bon père qu'il est.

Il est le souverain maître de tout ; il est le seul dispensateur des grâces et des trésors et — comble d'habileté — il dote ses enfants avec la fortune publique.

C'est probablement ce que le Journal de Liège appelle de la politique sage et progressive.

Les radicaux — c'est convenu — font les affaires des catholiques.

Les doctrinaires, eux, sont plus fins : ils se contentent de faire leurs propres affaires. Quand je dis propres...

CLAPETTE.

Chacun son Lot

Qui n'est pas un peu poète
Et n'essaya de rimer !
Autant dire : dans la tête,
Qui n'eut le besoin d'aimer ?

Alors que fleurit la sève,
Qui ne fut plus ou moins fou
Et ne caressa ce rêve
Descendu on ne sait d'où ?

Dieu déposa dans chaque âme
Un rayon de feu sacré,
Une lueur, de la flamme
Dont le cœur est inspiré ;

Ce germe d'un incendie,
Employé différemment,
Chez un, devient le génie,
Chez l'autre un simple élément.

Celui-là livre son maître
Au feu régénérateur,
Qui le domine en vrai maître,
L'animant de son ardeur ;

C'est l'artiste, c'est le barde,
Marchant le regard au ciel,
Et qui dans l'âme ne garde
Haine, colère ni fiel.

Ce sont Hugo, Michel-Ange,
Rubens, Meyerbeer, Gallait ;
C'est l'immortelle phalange
De qui tout chef-d'œuvre naît.

L'étincelle qui s'allume
En eux, devient ce grand feu,
Qui les brûle et les consume
Les rend égaux devant Dieu.

Chez d'autres, ces étincelles
Deviennent leviers puissants,
Créant des forces nouvelles
Et changeant les temps présents ;

À la vapeur condensée
Stéphenson donne des lois ;
D'autres portent la pensée
Sans se servir de la voix ;

Il n'est plus nulle distance
Pour leur forte volonté
Ils ont su, par la science,
Dompter l'électricité.

Lesseps, l'âme inassouvie,
Réunit les Océans.
Et rend aux déserts la vie,
Par des travaux de géants.

Mais chez beaucoup, l'étincelle
Se développe bien peu
Et les sots se servent d'elle
Pour chauffer le pot au feu.

Vous les voyez dans la rue,
Cane en bouche, verre à l'œil,
En quête de quelque grue,
Noble but de leur orgueil ;

Où, dans leur riche boutique,
Mesurer drap et galon
Ou peser à la pratique
Café, mélasse ou savon.

Et, pour comble d'injustice,
À ceux-là, presque toujours,
Sourit le destin propice,
De même que les amours.

Pour ceux-là seuls, la richesse,
Les panaches, les honneurs,
Autour d'eux chacun s'empresse
Et même... ils sont électeurs !

Mais quand on rendra ses comptes,
Après nos jours écoulés,
Combien pour eux de mécomptes
Qu'ils n'auront guère volés !

Tandis qu'artistes, poètes,
Brilleront, au haut des cieux,
Comme étoiles et planètes,
D'un riche éclat radieux.

Cette flammèche insipide,
Qui fut âme d'épicier,
Disparaîtra dans le vide.
Sans rejoindre aucun foyer.

FIX.

Almanach du Frondeur.

Dans les premiers jours de la semaine prochaine paraîtra :

L'ALMANACH DU FRONDEUR,
par CLAPETTE, dessins de ZIG.

En vente chez tous les marchands de journaux.

Tout le monde voudra s'en faire hommage.

Cette chère petite MEUSE !

On sait que l'Eden-Théâtre a rouvert ses portes samedi dernier.

Comme l'ont dit les journaux quotidiens, la troupe est bonne, agréable à voir ou à entendre — cela dépend des sujets — et l'orchestre — très bien composé — a tout ce qu'il faut pour remplir agréablement les entr'actes.

Seulement, si du côté de la scène on n'a rien eu à se reprocher, le public de samedi, lui, ne peut se décerner le même certificat de bonne conduite.

Quand je dis le public, j'exagère — et de beaucoup. Je veux parler seulement du groupe de jeunes — oh très jeunes ! — gens, qui ont trouvé bon d'empêcher, par un tapage assourdissant, que le spectacle se terminât tranquillement.

Ce groupe était — est-il besoin de le dire ? — composé des jeunes garçons, arrivés à Liège depuis une quinzaine, pour suivre les cours de l'Université.

Certes, on pourrait passer là-dessus — si la chose ne devait pas se renouveler.

Il faut savoir être indulgent à l'occasion. Les tapageurs de samedi dernier sont, à peu près tous, de jeunes campagnards, arrivés tout frais émoulus de pension ou de leur village. Jusqu'au moment où ils ont pu quitter le giron maternel ou échapper à la surveillance du pion pour venir grignoter à Liège « le pain de la science » — comme dirait le Journal de Liège — rentrer à dix heures du soir était, pour la plupart d'entre eux, une forte noce, et une partie de billard jouée en buvant deux petits verres, constituait une orgie près de laquelle devaient pâlir les fêtes de Sardanapale.

Je comprends donc qu'arrivés à Liège, ces pauvres enfants, tout fiers d'être installés seuls — sans leur bonne — dans un garni, de pouvoir rentrer après minuit, et peut être même — ô splendeur ! — d'avoir cent sous à dépenser, ont cru devoir signaler leur présence par un boucan, plus prolongé que de raison.

Cela, je le répète, s'explique très bien et est excusable. Seulement, — comme disent les Bruxellois — c'est bon pour un fois.

Or, si on laissait faire cette bonne Meuse (rédac-chef, le plus beau des Léon) le public se trouverait, chaque samedi, à la merci de la poignée de spectateurs qui, parce qu'ils entrent en payant une demi-place — faveur suffisamment justifiée d'ailleurs par leur jeune âge — croient devoir fournir le surplus du droit d'entrée en nature — c'est-à-dire en se démanant comme s'ils faisaient partie de la troupe.

En effet, la Meuse, au lieu de chercher à calmer l'ardeur des tapageurs de samedi, paraît au contraire les encourager à chahuter de plus belle.

Voici, d'ailleurs, l'article que l'organe des dames de « la Société liégeoise » consacre à l'incident.

C'est un pur chef-d'œuvre qui, assurément, mérite d'être encadré.

Oyez :

« Tout ce qui porte le nom d'Eden est le

rendez-vous obligé du monde qui s'amuse, peut-être par souvenir du serpent, — c'est ainsi à Paris, à Bruxelles et partout. (?????)

De même à Liège, les gens de la noce se retrouvent à l'Eden-Théâtre, mais l'endroit a dès l'abord été adopté aussi par les étudiants, qui en ont fait leur quartier général.

Cela fait un public panaché très gai, très blagueur et très turbulent, auquel il faut tout permettre sous peine de grand dommage. (Oh ! mon Dieu ! vous m'effrayez.)

Il faut qu'il se sente chez lui, ce public, libre dans son rire et dans ses colères comme dans son enthousiasme, souverain maître de la salle, de la scène et même du programme ; à cette condition, le directeur de l'Eden trouvera en lui une nombreuse clientèle et ses pensionnaires, de chauds admirateurs qui leur feront des succès fort retentissants.

Mais si on veut le discipliner et lui imposer l'ordre et le calme, il n'aura plus ce qu'il demande et boudera peut-être.

Il boudera peut-être !

Juste ciel, épargnez-nous cette calamité ! Tout, tout, plutôt que la bouderie de la jeunesse des écoles ; qu'on laisse les étudiants souverains maîtres de la salle, de la scène, du programme, de l'orchestre, depuis le violon solo jusqu'à la caisse roulante, de toutes les dames du public — depuis la plus huppée jusqu'à la plus décaïte — mais pour Dieu, qu'on ne s'expose pas aux graves mécomptes dont parle la Meuse.

Car si nous sommes bien tranquilles, si nous les laissons maîtres souverains de la salle, de la scène et du reste, nous permettront-ils peut-être encore d'aller, de temps à autre, nous rafraîchir au buffet, mais si nous les contrarions, qu'arrivera-t-il ? que deviendrons-nous ? S'ils allaient se fâcher pour de bon, ces « messieurs », tous les plaisirs nous seraient défendus, à nous, pauvres Liégeois, qui ne sommes rien — pas même élèves en pharmacie. Les étudiants ne toléreraient plus notre présence dans aucun lieu public. Qui sait même s'ils nous laisseraient encore utiliser les urinoirs municipaux !

Allons, voyons, monsieur Senn, n'en faites pas une aux étudiants. Songez à ce que la Meuse a dit : « il faut tout leur permettre sous peine de grand dommage ! » Songez à ce que la ville de Liège — à peine peuplée de cent trente mille habitants — deviendrait si la paire de centaines de jeunes gens venus cette année de Basse-Bodeux, Houtseplou et autres lieux, pour donner aux Liégeois le la du bon goût et de l'amusement spirituel, allaient se fâcher !

Si vous ne cédez pas pour vous, faites-le du moins pour la famille — c'est-à-dire pour mes concitoyens. Allez faire des excuses — plus plates que la poitrine de M^{lle} X. — aux étudiants, pour n'avoir pas songé à leur faire servir des rafraîchissements entre chaque coup de geule. Promettez-leur que cet oubli sera réparé et demandez leurs ordres pour les représentations futures — et vous rentrerez en grâce auprès de ces bons étudiants qui, ne l'oubliez pas, ont établi chez vous leur quartier général !!

Plaisanterie à part, l'article de la Meuse est d'un joli calibre.

Si la feuille de Jolicœur avait plaidé les circonstances atténuantes pour la jeunesse bruyante qui a opéré samedi dernier à l'Eden — je comprendrais l'attitude de mon confrère.

Mais vouloir ériger en principe le « droit au boucan » pour messieurs les étudiants, vrai ! c'est trop raide.

Certes, j'admets que l'on s'amuse n'importe comment — même d'une façon très bête. C'est là une affaire de goût, de tempérament et d'éducation. Mais ce qui est inadmissible, c'est que l'on empêche les autres de s'amuser.

Or, il est clair qu'en parlant et en frappant des pieds, pour empêcher le spectacle de continuer, on empêche le public de se distraire — et on le fait même fuir. La preuve, d'ailleurs, a été faite samedi à l'Eden, toutes les dames qui se trouvaient dans la salle s'étant retirées quand le chahut a pris de trop vastes proportions.

Eh bien, c'est cette tyrannie d'une poignée de jeunes gens que l'on ne peut tolérer. Les étudiants, pour de bon, eux-mêmes sont intéressés à ce qu'on ne les rende pas responsables des gamineries de leurs jeunes camarades de la campagne. Il est, en effet, un fait digne de remarque : c'est que sur les treize cents étudiants fréquentant l'Université de Liège, il n'en est certainement pas deux cents qui croient se rendre inté-

ressants en se conduisant comme des enfants mal élevés. Ce n'est donc pas à proprement parler, la jeunesse des écoles, c'est plutôt l'enfance des écoles qu'il s'agit de remettre à sa place.

Espérons que les étudiants intelligents et bien élevés, se chargeront eux-mêmes de démontrer aux étudiants hurlleurs, qu'on n'est pas un héros en se faisant prendre pour un imbécile et espérons aussi que l'appel à l'anarchie — en petit — d'un journal conservateur comme la *Meuse*, ne sera pas entendu.

CLAPETTE.

Une expulsion nécessaire

Nous ne pouvons nous empêcher de signaler à l'ami Charles-Auguste, la présence, au sein de la rédaction du *Journal gaga*, d'un écrivain qui pourrait faire perdre, à la bonne vieille feuille, son ancienne réputation.

Cet écrivain est le nouveau chroniqueur théâtral qui, parlant des débuts de la *Mouche d'or* au théâtre royal, a osé écrire ceci :

« Les violons de l'orchestre, séduits par cette artiste qui ne semble qu'effleurer la terre, ont eux-mêmes fini par quitter la sol ». N'était le sang-froid de M. Radevez, dont la voix les a très à propos rappelés sur la terre, Dieu sait ce qui serait arrivé ! »

La phrase ne manquant pas d'un certain esprit, nous avons cru trouver là la preuve d'une distraction de Charles-Auguste qui évidemment ne l'aurait pas laissé passer s'il avait compris.

CODE DE L'AMOUR

Eufin ! voilà de la bonne besogne !

Un groupe de gens sérieux vient de se constituer pour mettre enfin un terme à l'extrême dévergondage social que nous subissons depuis quelques années.

Le pays ne se repeuple pas suffisamment, ce qui est un signe de décadence.

Jamais les jeunes gens n'ont autant manifesté de dégoût pour le mariage et pour la paternité dont le mariage est à la fois l'excuse et la cause — la cause la plus excusable, du moins.

Cette situation, pense-t-on, est surtout due à l'abondance de plus en plus extraordinaire des filles dites de joie.

Ces aimables personnes semblent n'avoir été créées que pour faire à l'hymen une concurrence désastreuse. Par leurs charmes libidineux, elles retiennent dans leurs filets la portion la plus virile de la population et déterminent l'arrêt qui est constaté dans la marche de la production.

Si encore ces sirènes en chambre prenaient leur retraite au moment où leur âge devient « incertain » et faisaient place aux jeunes impures, il en résulterait peut-être une notable amélioration dans le vice contemporain !

Mais non, le haut pavé de la galanterie est battu par cet horrible bataillon de *vieilles gardes* dont l'expérience horrible est le principal dissolvant de la morale publique.

C'est aux cheveux grisonnants et aux chairs molles des cinquantenaires que nos jeunes tendrons, espoir des générations futures, vont donner leurs ardeurs les plus aimables et les plus vigoureuses !

Honte et atrocité ! Et voilà pourquoi les gens sérieux dont je parlais plus haut, et à qui je reviens, viennent de mettre la question sur le chantier et d'étudier le moyen de remédier à un pareil état de choses.

Ajoutons vite que le plus grand succès couronnera leurs efforts si, comme nous l'espérons, les autorités compétentes veulent bien prendre en considération le projet de loi spécial qu'ils viennent d'élaborer.

Il s'agit, on le devine, d'une réglementation de l'amour en général, d'un code, pour mieux dire. Jusqu'à présent, cette passion humaine n'a été régie par aucun statut.

J'aime, tu aimes, il aime, tout le code amoureux est là. On se convient, on se « gobe », et pat ! on fait ensuite ce qu'on veut.

Eh bien, là est le mal. Il faut qu'on ne puisse plus faire ce qu'on veut en matière amoureuse ! Rien de plus juste, rien de plus moral, en somme, qu'une législation portant sur des considérations semblables.

En attendant, voici la proposition relative au nouveau code à introduire dans notre procédure :

Considérant, etc. (voir les réflexions ci-dessus) :

Article premier. — A partir du 1^{er} janvier prochain, les femmes de plus de quarante ans ne seront plus admises sur la voie publique.

Art. 2. — Les personnes qui se trouveront dans la catégorie prohibée, devront faire valoir immédiatement leurs droits à la retraite qui leur sera payée sur les fonds secrets du ministère des cultes (section mythologique, église de la confession de Vénus).

Art. 3. — Un tarif de l'amour sera établi comme celui qui est en usage pour les fiacres et pour les messes. Tout prétre de Vénus sera tenu d'en remettre un exemplaire à son « paroissien ». Ce tarif ne pourra excéder les bases de cent sous l'heure,

pourboire en sus et facultatif pour la troisième classe, dix francs pour la deuxième, vingt francs pour la première.

Art. 4. — Les classes seront désignées après des concours préalables portant sur la beauté, l'ancienneté des services, l'expérience acquise, etc.

Art. 5. — L'autorité se réserve le droit d'expulser les femmes trop laides, et favorisera, au contraire, celles qui chercheront dans le mariage la paix du cœur et la satisfaction de la morale.

Art. 6. — Les femmes étrangères ne seront plus admises. En cette matière au moins, le gouvernement repoussera donc le libre-échange pour le système de la protection. Un sous-secrétariat d'Etat sera créé dans ce but, et le titulaire se distinguera de ses collègues ministériels par un costume spécial comportant chapeau à claques et à plusieurs ponts.

Ainsi réglementé, l'amour deviendra peut-être plus pudique et plus moral. Rien ne dégoûte du vice comme le vice tarifé.

MAURICE DANCGURT.

La Revue de dimanche.

Sonnez tambours ! battez clairons !

La revue a été superbe. De Molkte, qui incognito assistait à la revue, paraissait navré : Je dois bien renoncer à conquérir la Belgique, s'est-il écrié, et mon illustre empereur devra bien mettre de Looz dans son vin.

L'illustre stratège allemand a beaucoup regretté de n'avoir pu serrer la pince à son éminent collègue, le lieutenant-colonel Ramolot, chef de l'Etat-major de l'armée civique.

J'aurais voulu lui parler avant de mourir, a dit de Molkte à son cocher.

Très remarqué l'aide-de-camp, tout empanaché. Grand succès pour le beau de Closset ; succès plus modéré pour Herman Lohest, qui montait une bête historique : Rossinante, la jument de don Quichotte.

Sur la place, le lieutenant-colonel chef de l'Etat-major, se souvenant avoir été autrefois agent de police, aidait les gendarmes à faire reculer les gamins.

A signaler M. Camille Renard, Renier-Malherbe, Lequarré, très beaux sous les armes.

Nous soupçonnons même ces Messieurs d'avoir porté le trouble dans le cœur d'une jeune bonne qui les contemplait avec un air d'admiration à peine dissimulé.

L'amoureux en titre de la jeune bonne avait l'air de la trouver mauvaise.

Différents incidents ont marqué la revue ; signalons quelques-uns.

Au moment où le général faisait son entrée triomphale sur la place St-Lambert, le sergent Lavachery, sous le poids d'émotions diverses, s'est évanoui. Le pharmacien, chez qui on a transporté le brave sergent, l'a promptement rappelé à lui, en le frottant avec un autographe de Victor Hugo.

Il va sans dire que bon nombre d'officiers, peu experts, en équitation, ont mordu la poussière. L'un d'entre eux, vrai liégeois, connu pour les bonnes réparties, ayant été violemment lancé par terre, accourut le médecin qui cria : donnez-lui un verre d'eau. L'autre ouvrant un œil désespéré : *di wis foreu ti tourné po aveur in gotte don moncheu l'docteur ?*

M. J.-G. Macors qui suivait en vigilante, les opérations (en qualité de correspondant du journal de Hasselt) a été si vivement ému du discours du général, qu'il ne l'eut pas été davantage s'il avait bu 12 *Jacques* sur le coup de midi.

On a beaucoup remarqué que le général, présentant les chefs aux légions, s'est exprimé en ces termes : Officiers, sous-officiers, caporaux, tambours et gardes !

Les gardes se sont montrés très vexés en se voyant classés après les tambours... qu'ils paient.

Il n'y avait rien à dire, cependant. Dans l'état militaire, cela se pratique ainsi, et aujourd'hui, comme le dit le lieutenant-colonel de l'Etat-major : le garde civique c'est un véritable corps d'armée !

Au banquet qui a réuni le soir les officiers de la garde, le général, faisant allusion à son nouveau couvre-chef, a prononcé ces paroles mémorables : Beaucoup d'entre nous, messieurs, je me hâte de le dire, ont mérité des claques, mais dans ce monde, combien obtiennent ce qu'ils méritent ?

En effet !

Le soir, deux officiers, très supérieurs, de la garde, se sont présentés au café des Mille Colonnes, en se donnant pour les délégués de la garde polonaise.

On a même entendu l'un d'eux dire en polonais : Tendez c'que z'te parle, savez-vous ? Le gard' civique, c'est le gloire d'el Belgique.

Nous avons constaté que, dimanche à midi, les bacs aux cendres déposés aux

portes n'avaient pas encore été enlevés par les charretiers de la compagnie Sentin.

Cela tient, paraît-il, à ce que tous les chevaux, employés au service du nettoyage, avaient été requisitionnés pour le service de l'Etat-major de la garde.

Détail navrant : Dejaer, que tout récemment encore on appelait le gros Dejaer, assistait à la revue dans une petite voiture de malade. Son ventre aplati, ces joues creuses et livides, la voix à peine perceptible, excitaient l'apitoiement général. Quoi disait-on, est-ce bien là le brillant officier qui, dans un uniforme que son ampleur faisait craquer, le teint frais et radieux comme une matinée de printemps, lançait si énergiquement les : « portez, armes l'eposez armes ! le N. de D. les tendez-vous c'que j'vous parle » et autres expressions non moins militaires. Hélas oui, c'est bien lui. Ou sont les roses d'autan ? Depuis sa disgrâce, l'excapitaine file son coton. Comme Napoléon à Ste-Hélène, l'inaction le rongé et le tue. Plus heureux que son illustre devancier, au lieu du farouche Hudson Lowe, il a près de lui une compagne dévouée, qui lui adoucit, autant que possible, le passage de cette vie de déboires, à ce monde meilleur où justice sera rendue à ses vertus et à ses capacités militaires. Amen.

NOS THEATRES

Théâtre Royal.

C'est décidément demain dimanche que Mlle Grigolati, la toute charmante *Mouche d'or*, nous quitte — et avec elle, toutes les troupes tartares et russes qui servent à animer les aventures du courrier du tzar.

On n'entendra donc plus retentir sur notre première scène, le sempiternel : « Pour Dieu, pour le Tzar, pour la Patrie », le mot de la fin du bon Strogoff.

Nous ne nous en plaindrons pas trop, en songeant que nous allons enfin assister aux débuts de la troupe lyrique.

Si nous en croyons des personnes bien informées, M. Gally, en artiste qu'il est, a su réunir une troupe excellente comme ensemble — et où les jolies femmes ne manquent pas — ce qui est toujours agréable.

Quant à l'orchestre, on le connaît. C'est l'ancien, le vrai. Nous pouvons donc compter sur de belles et bonnes exécutions des chefs-d'œuvre lyriques.

Espérons que nous ne serons pas déçus dans notre attente.

Mardi la Suisse.

Théâtre du Gymnase.

Une bonne nouvelle.

Le Théâtre du Gymnase va ouvrir ses portes.

M. Ray, un administrateur parisien qui a fait ses preuves, a eu l'heureuse idée de tenter de ramener le public dans la jolie salle des Degrés de Saint-Pierre. A première vue, l'entreprise semble hasardée, mais quand on se souvient des belles années du Gymnase, on est vite convaincu que le défaut d'initiative seul a fait végéter cette scène dans ces derniers temps.

Pour attirer le public, il faut, évidemment, savoir varier les spectacles. C'est ce que le nouveau directeur semble avoir admirablement compris. Il nous promet non-seulement de jouer les plus jolies pièces du répertoire du Palais-Royal et des Variétés, mais aussi de nous faire apprécier toutes les nouveautés qui verront le feu de la rampe, sur les scènes parisiennes.

Voilà qui nous promet certes, d'heureuses soirées.

Pour nous, qui avons souvent regretté qu'une ville comme Liège, placée au milieu d'une agglomération de quatre cent mille habitants, fut par trop privée de distractions, nous ne pouvons qu'applaudir à l'intelligente initiative de M. Ray et lui souhaiter bon succès.

Liège aura donc, à présent, son théâtre lyrique, un théâtre d'opérette, un théâtre de comédie et un Eden.

All right !

Pavillon de Flore.

Cette semaine a vu se continuer le grand succès que nous avions prêté à *Jour et la Nuit* : la ravissante opérette de Lecoq a même attiré, à deux reprises, un public « de gala » qui a paru goûter beaucoup la pièce et apprécier les interprètes, comme ils méritent de l'être.

Mlle Régine, notamment, a continué à récolter une ample moisson de bravos.

Les trente millions de *Gladiator*, ce bon vieux vaudeville, toujours gai, toujours spirituel, nous a procuré l'occasion de revoir ce fin comédien qui a nom Desclous, dans un rôle de son emploi. On ne saurait croire avec quel plaisir nous avons fait sa reconnaissance. Il a joué le rôle d'Eusèbe, le pharmacien amoureux, avec une vérité, une finesse et surtout un air « nature » vraiment remarquables. Comme le faisait observer quelqu'un derrière nous, le comédien semble naturellement désigné pour succéder à notre concitoyen Dupuis.

Du reste de l'interprétation, nous extrayons M. Victor un peu gros — moralement parlant — un peu uniforme dans le rôle de Jean des Arcis, mais gai tout de même ; M. Barillier, un *gladiator* aussi amusant que bouillant, et une charmante petite femme, Mlle Warnots, qui, sans posséder encore grande science de l'art scénique — sans calembour — met au service de tous les rôles qui lui sont dévolus, une grâce native, une intelligence naturelle qui promettent beaucoup.

Les autres interprètes ont joué correctement mais sans grand entrain.

Un peu plus de feu, s. v. p., si vous ne voulez pas jeter un froid sur la scène et dans la salle. C.

Eden-Théâtre.

Nous avons constaté plus haut le succès obtenu, le soir de la réouverture, par la troupe de l'Eden.

Pendant la semaine écoulée, le succès n'a fait que s'accroître. On a fait fête, surtout à la troupe Elbin — qui possède des gymnastes remarquables, à l'équilibriste Jahn Patti et aussi à l'orchestre excellent sous tous les rapports.

Tout nous fait prévoir, pour tout l'hiver, une vogue soutenue.

BOITE AUX LETTRES

Liège, le 19 octobre 1883.

Monsieur le Rédacteur en chef du *Frondeur*,

A propos de toutes les phrases ronflantes prononcées les jours derniers, en allusion symbolique de la splendeur monumentale du Palais de justice de Bruxelles, (EN BRABANT, pour l'examen électoral.) veuillez me permettre de remémorer, à bon nombre de vos lecteurs, une écoute de séance au Palais de St-Lambert, (PROVINCE DE LIÈGE, toujours pour l'examen.)

L'avocat, colère, s'adressant aux juges : « La JUSTICE, Messieurs, est une toile d'araignée qui laisse passer des grosses mouches et n'arrête que les petites ! »

Hardiesse qui valut... plusieurs mois de suspension à l'auteur.

Un autre, dont le talent et la bonté étaient mis en doute par le ministère public, répliqua :

« Il n'y a pas de mauvais avocats, on en fait des juges !... sans suspension. »

Bien sincèrement,

Q. RIEUX.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Dimanche 28 Octobre 1883

DERNIÈRE REPRÉSENTATION

DE

MICHEL STROGOFF

Avec les concours de Mlle Grigolati

LA MOUCHE D'OR

DANSEUSE AÉRIENNE

La plus grande attraction du jour.

IMMENSE SUCCÈS !!!

PRIX DES PLACES : Loges salon, fr. 8.00 ; Premières loges 1^{er} rang, 4.00 ; fauteuils, 4.00 ; Baignoires, 4.00 ; balcon, 4.00 ; 1^{er} rang loges 2^e rang, 3.50 ; stalles, 2.50 ; parquet, 2.00 ; parterre, 1.50 ; secondes loges, 1.50 ; galerie des secondes, 1.50 ; troisièmes loges, 1.00 ; Amphithéâtre, 50 cent. Il sera perçu 50 cent. en sus par place prise en location. — Le bureau de location est ouvert de 10 h. du matin à 4 h. de relevée, et de 10 à 5 h. les dimanches et fêtes.

Le spectacle sera terminé à 11 1/2 heures.

Mardi 30 Octobre 1883

Ouverture de la saison théâtrale

LA JUIVE

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH.

Bur. à 6 0/0 h. — Rid à 6 4/2 h.

Dimanche 28 et Lundi 29 octobre

Les Mousquetaires au Convent, opéra comique en 3 actes, par MM. Ferrier et Prével, musique de Louis Varney.

Jeanne la Maudite, grand drame en 5 actes précédé de : la Nuit du Meurtre, prologue, par MM. Marquet, Delbès et X...

EDEN - THÉÂTRE

Direction A. Senn, b. d'Avroy, 94.

Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/0 h.

SAMEDI 27 OCTOBRE ET JOURS SUIVANTS

SPECTACLE VARIÉ

Succès sans précédent

Gymnastes, acrobates, ballets, chansonnettes comiques et de genre, orchestre.

A. B. — Mistr John Patti, le célèbre équilibriste devant débiter le 1^{er} novembre à l'Eden de Bruxelles, ne pourra plus donner que cinq dernières représentations.

Mardi : Les Hirondelles, ballet nouveau par la troupe viennoise.

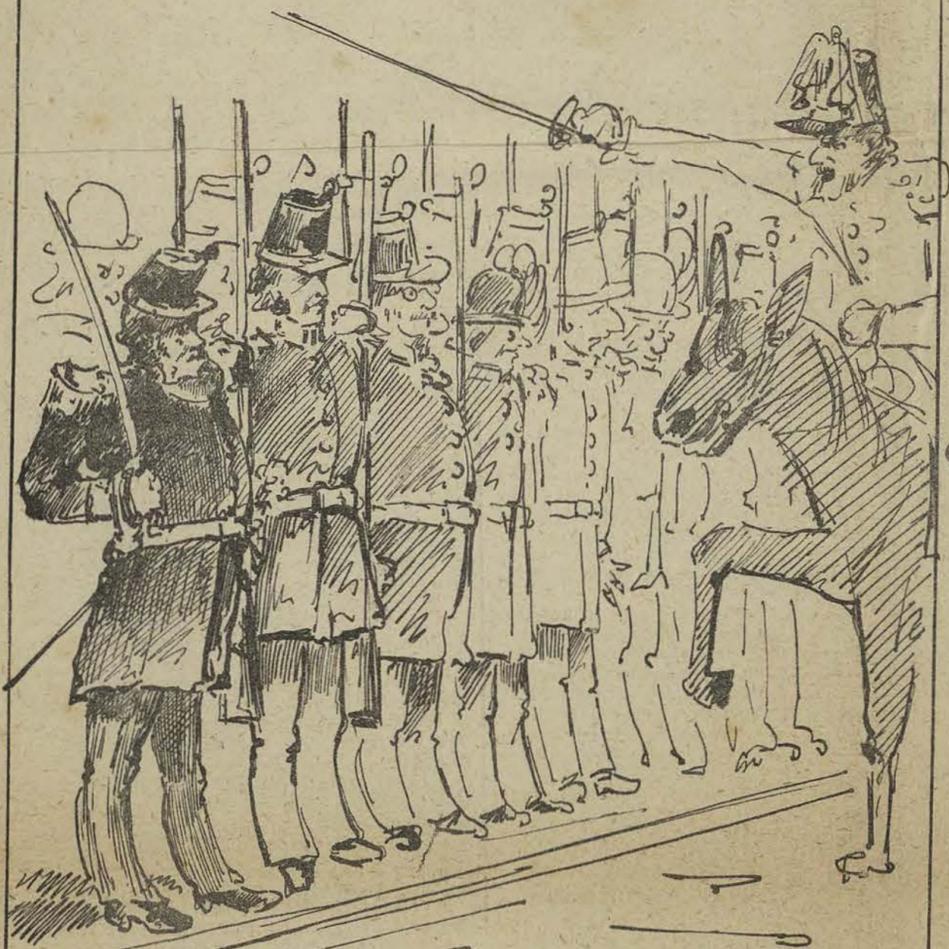
Jeudi : Débuts de nouveaux artistes.

Prix des Places :

Réservées et Loges, fr. 1-75. — Premières fr. 1-00. Galeries, fr. 0-75.

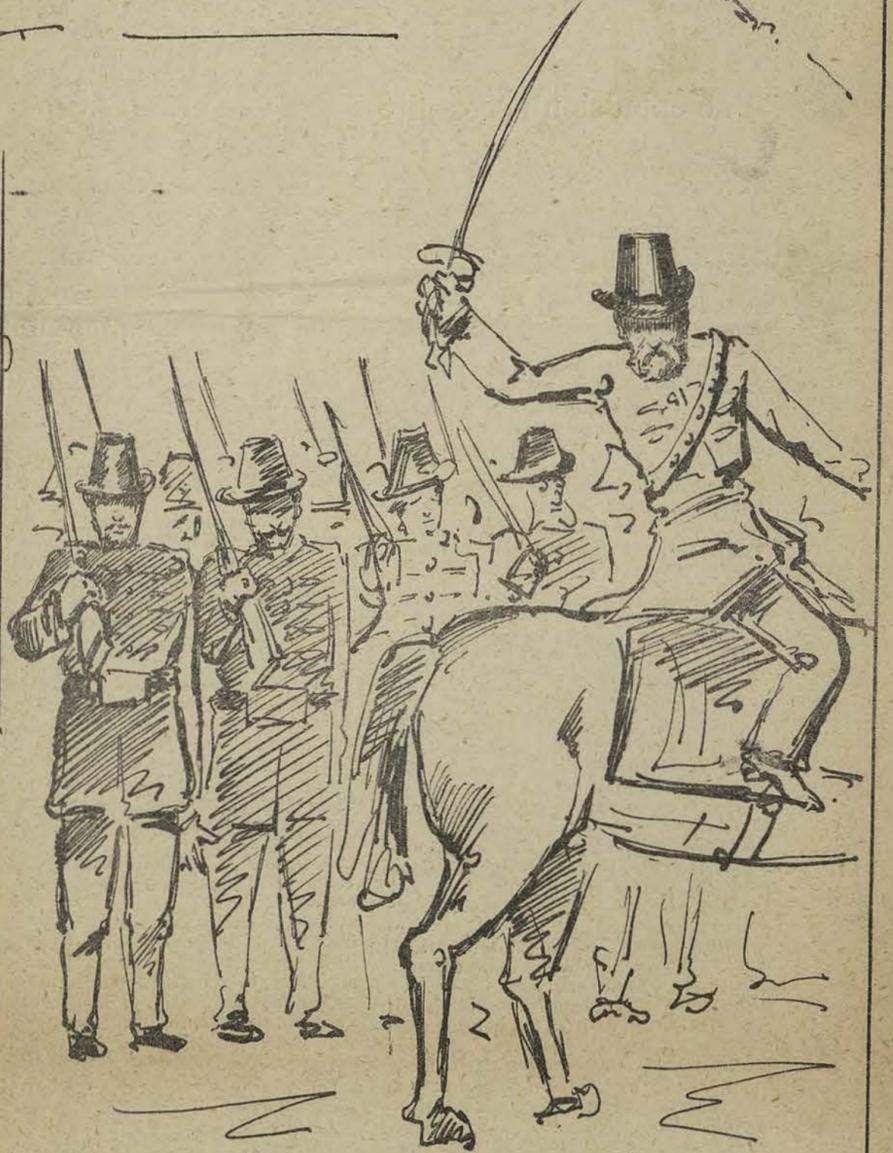
Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 12.

LA GRANDE REVUE



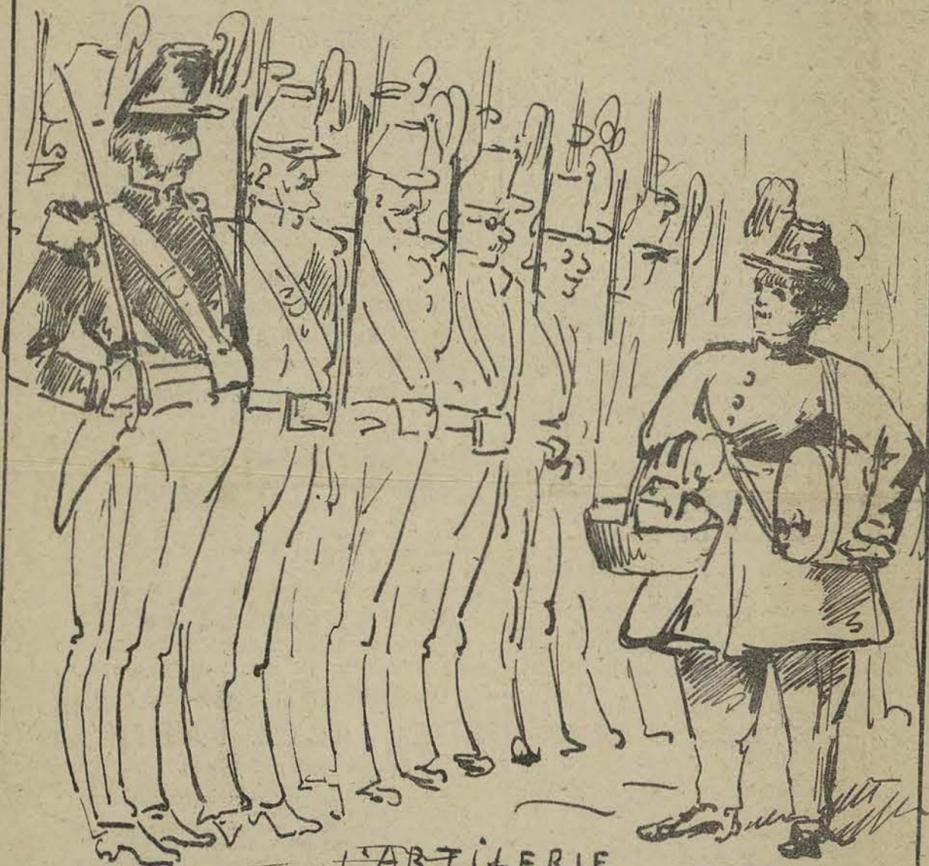
INFANTRIE

Grande variété d'uniformes il y en a pour tous les goûts. Ceux qui n'ont pas encore de plumet en auront un tout à l'heure.



LES CHASSEURS DE COUVERTS.

Ont pour major un horloger... Si les mouvements ne sont pas bien réglés maintenant ils ne le seront jamais.



L'ARTILLERIE

Attendent toujours leurs canons... ce qui ne les empêche pas d'en prendre de temps en temps. Ont un Major à cheval sur la discipline comme sur sa jambe. A cassé comme verre ceux qui le gênaient.



LA BRILLANTE CAVALERIE

Avec des binettes pareilles les casques... à quéche n'iraient beaucoup mieux.

(Bin des agents
à pied à cheval!)